

A man in a Spartan helmet and red cape, holding a spear and shield. The background is a blurred, rocky landscape.

RAPHAËL HAUTRIVE

Lakedaímōn

La Naissance de Brasidas
de Sparte

Tome I

Raphaël Hautrive

Lakedaímōn, tome I

La Naissance de Brasidas de Sparte

© Raphaël Hautrive, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9608-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue.

(Epidamne : été 433 avant notre ère)

— Maître ! Ils arrivent !

Āhūg était angoissé. Sa voix était fébrile. L'esclave, d'origine Mède, s'inquiétait paradoxalement plus pour son maître que pour sa propre vie. Epidamne était en train d'être envahie, ses habitants étaient assassinés et les maisons partaient en cendre.

— Je sais.

— Ils ont déjà pris la ville basse et ont forcé les portes de la ville haute.

— Je sais.

— Partez par les souterrains ! Je vous en conjure ! Ils vous tueront ou pire !

— Je sais.

— Mais maître ! Ils sont sur l'acro...

— Je sais !

— Vous pourrez témoigner si vous survivez. Vous pourrez appuyer Corinthe contre ces maudits Corcyriens et Athéniens.

— C'en est assez Āhūg !

Le vieux roi, à la barbe argentée, avait tapé d'un poing sur la table où il avait eu l'habitude d'étudier ses stratégies sur des cartes dessinées sur du papyrus d'Égypte. Il fit une grimace. Il porta sa main sur son flanc et pressa. Du sang coulait abondamment dans une odeur métallique âcre. Son servent, un Mède aux yeux sombres et à la barbe noir suie et pleine de boucles, lui apporta un tissu pour comprimer la profonde blessure. Le Mède tenta encore de le convaincre.

— Vous avez consacré votre vie à la cité ! Quatre de vos fils errent dans les enfers pour avoir défendu la ville contre les incursions des Scythes et Corcyriens. Vous avez droit à la vie !

— Je sais, fit le roi en baissant les yeux.

— Mais... Pourquoi ?

Le Mède était désespéré. En soupirant, il passa une de ses mains sales et pleines de sang derrière sa nuque en signe d'abandon.

— Je dois accepter mon destin, précisa le souverain d'Epidamne. Tu m'as déjà fait renoncer à combattre aux côtés de mes hommes. J'ignore d'ailleurs si le passeur me laissera rejoindre ceux qui ont péri avant moi.

— Maître, vous avez encore combattu à plus de soixante-cinq printemps, votre corps est meurtri par les guerres et le chagrin. Il n'y a plus une place pour une

énième cicatrice sur votre peau.

L'homme d'Orient balaya la salle d'un geste vif de la main.

— Regardez les corps qui jonchent vos appartements !

Ils avaient, à deux, réussi à éliminer trois Corcyriens qui s'étaient immiscés dans les salles royales. Le combat avait été féroce. Le Mède avait coupé le bras du premier. Celui-ci s'était écroulé dans un hurlement abominable. Le roi avait envoyé un javelot dans les airs mais n'avait pas fait mouche. Ensuite, les lames s'étaient entrechoquées avant que le roi ne parvienne à enfoncer son épée en or dans l'abdomen d'un des deux ennemis restants. Le troisième n'avait eu aucune chance. Le Mède avait sauté sur son dos. Il s'était alors affalé sur le sol avant que le roi ne le décapite. L'odeur de sueur et de sang était écœurante. Le Mède en avait eu le cœur aux bords des lèvres mais après une gorgée d'eau, il avait retrouvé ses esprits.

— Tu es bien trop bon Āhūg, mais je suis un des instigateurs de l'expulsion des oligarques pour instaurer ce nouveau régime démocratique.

C'était lui qui avait fait appel à Corinthe, après avoir outrageusement été nié par Corcyre...

— Regarde où nous a menés cette idée ! s'emporta encore le roi.

Quelques jours auparavant, Corinthe avait presque remporté la bataille de Sybota mais Athènes était intervenue avec une flotte. Corinthe n'était alors pas en bons termes avec Athènes qui avait répondu à l'appel des Corcyriens.

— Maudits soient les Athéniens, ces fumiers d'impérialistes ! jura-t-il avec rage.

— Vous avez fait comme la diplomatie le requiert ! Epidamne est une ancienne colonie de Corcyre. Vous lui avez demandé de l'aide qu'elle a refusé de vous prodiguer. Elle est en faute et Corinthe a agi dans un intérêt plus commun.

Des bruits de combats et des hurlements de femmes retentirent dans les couloirs. Āhūg sursauta et tenta de regarder à travers la porte barricadée.

— Maître ! Ils arrivent ! J'entends leurs pas.

Le roi à la barbe argentée, imprégnée de sang, posa ses deux mains sur la table, comme épuisé.

— Moi j'entends les cris des femmes, des enfants et des vieillards. Hélas, je n'entends plus celui des hommes... L'air a déjà quitté leurs poumons. Ils sont tous morts. Pourvu qu'on leur donne la pièce pour payer Charon le passeur des enfers... Ayez pitié pour eux. Ayez pitié pour nous ! Pourquoi Athènes est-elle intervenue ? Cette histoire n'a pas de sens. À moins que...

— Maître...

— Serait-ce... ? Non c'est impossible !

Le roi fit les yeux ronds. Il déglutit et toussa à cause du sang qu'il avait encore dans la bouche. Il s'était pris un coup qui avait déchaussé une de ses dents.

— À quoi pensez-vous ? s'inquiéta le Mède.

— Penses-tu à la même chose que moi Āhūg ? questionna le roi

— J'en ai peur maître... Mais je n'osais pas le dire... Est-ce en rapport avec le roi exilé de Sparte, Pléistoanax et la prophétie ?

— Je le pense maintenant ! s'exclama le roi en retapant une deuxième fois du poing sur la table, en colère. Si Athènes a envoyé des troupes, c'est que les traîtres savent où est caché le garçon. Si c'est vrai alors il n'y a plus aucun espoir.

La fumée des incendies commença à envahir la pièce comme un mauvais signe. Les deux se recouvrirent le visage de leur chiton. Leurs yeux commençaient à piquer, puis se mirent à pleurer.

— Je suis désolé maître... dit Āhūg péniblement. Si Athènes soutient Corcyre contre Corinthe, c'est comme si elle déclarait la guerre contre Sparte et les Péloponnésiens.

Corcyre était la deuxième plus grosse détentrice de trières après Athènes. Leur alliance leur permettait de dominer toutes les mers entourant les Grecs...

— Cela signifierait vraiment qu'ils ont localisé le garçon ? demanda encore Āhūg tandis qu'il battait l'air pour repousser la fumée épaisse.

— Ferme-la Āhūg ! Tes propos vont nous porter encore plus de malheurs ! Le monde que nous avons connu, risque de ne plus être celui de demain... Les montagnes vont se déplacer, les mers vont se déchaîner, les dieux vont s'armer et jouer avec les mortels. Les douze dernières années de ma vie, j'ai fait des recherches sur cette prophétie et la disparition de Pléistoanax. Je m'en suis fait le serment lorsqu'il a disparu. Je l'ai juré au temple d'Apollon Pythien. Je t'ai déjà tout dévoilé.

Des coups retentirent contre la porte et des hommes appelaient leurs compatriotes pour la défoncer. Ce n'était plus qu'une question de secondes avant qu'ils ne pénètrent dans l'antre du roi.

— Vous devez partir mon maître ! Ils sont juste derrière la porte.

— Cesse de m'importuner !

Plusieurs hommes frappaient de façon coordonnée pour faire céder la porte. Āhūg tremblait et toussait. Il avait peur. Le roi restait impassible et digne, fixant avec détermination, colère, tristesse et peur la porte qui bougeait sous les coups incessants des envahisseurs. Les charnières crissèrent de douleur. La

serrure hurlait de terreur. Ils ignoraient combien d'hommes ils devraient affronter lorsque la porte céderait...

— Pourquoi ne parlez-vous plus maître ? demanda Āhūg en panique, la main serrant fermement sa dague. Pourquoi ne bougez-vous pas ? Les portes de la salle ne tiendront plus longtemps.

— Hmm... Dis-moi, Āhūg ! ordonna-t-il posément. Comment te nommait-on dans ton village ?

— Artayntès, maître.

— D'où vient cette dénomination ?

— Dans ma langue, cela signifie gazelle.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je cours vite maître.

— Ah ! Suis-je bête ? Je t'ai déjà vu courir. Les dieux y sont pour quelque chose, c'est sûr. Certains d'entre eux ont plus de jugeote que d'autres. Un nouveau destin t'attend esclave !

— Pardon ? demanda le Mède, décontenancé.

— Souviens-toi de tout ce dont je t'ai parlé au sujet de cette prophétie. Va dans la cité du roi disparu. Hmm... Pléistoanax, mon vieil ami...

Le roi sembla de plus en plus perdu dans ses pensées. Āhūg ne distinguait plus les détails du visage de son maître à cause de la fumée. Il avait l'impression de partir dans le domaine des rêves et des cauchemars tellement sa vision devenait floue.

— Si le garçon a toujours un souffle de vie en lui, c'est là qu'il sera emmené. Tu sais ce qu'il te reste à faire gazelle ! Aide-le !

— Non maître ! rétorqua Āhūg, la voix enrayée par un mélange de peur et de tristesse. Je ne peux vous laisser sans défense.

— Le temps m'a déjà tué et je suis pressé de retrouver ma tendre épouse et mes cinq fils. Ils me manquent terriblement. Ma lance ! Donne-la moi !

Āhūg eut des difficultés à trouver son chemin vers le mur où une lance de cornouiller était accrochée fièrement, sa pointe mortelle dirigée vers le domaine des dieux. Il la prit fermement et l'apporta à son maître. Il crut voir des filets de tristesse couler sur les joues ridées et encrassées du roi.

— Cela fait trop longtemps que je ne l'ai plus serrée contre ma paume. Garde précieusement le parchemin que je t'ai donné ! Lis mes instructions à la lettre au prix de ta vie s'il le faut. Ce sont mes derniers ordres. Je te fais confiance Āhūg. Avec toi s'envolent mes derniers espoirs de venger mon ami Pléistoanax, sa famille et peut-être sauver le monde panhellénique contre ce monstre

impérialiste que devient Athènes. Tu es libre maintenant. Je t'affranchis ! Ce parchemin le déclare. Prends-le ! Pars ! Je vais leur montrer encore de quel bois je me chauffe. Prends les souterrains et fuis cette place qui ressemble au Tartare ! Cours vite Āhūg ! Aide le garçon !

— S'ils n'ont pas déjà trouvé le garçon...

— Oui... S'ils n'ont pas trouvé le garçon.

Chapitre 1 : Promenade nocturne (Région Celtique : mai 432 avant notre ère).

Dans cette immensité sombre, la lueur de l'astre lunaire venait bleuter les sommets de ces arbres immenses à l'écorce dure comme le granit au point que les épines vertes se teignent d'une couleur saphir. Dans la nuit, chaque feuille resplendissait et chuchotait des mélodies célestes au gré du vent. L'ensemble de ses chuchotements de mère nature donnait une mélodie gracieuse dont le vent était le musicien. Les cailloux sur le sentier eux-mêmes semblaient vouloir se mouvoir sous le chant envoûtant. Au pied d'un épicéa colossal, une musaraigne brune se risquait à une sortie nocturne plus que périlleuse. Elle humecta l'air qui était frais et dominé par des arômes de pinèdes. Elle ignora le hululement du grand-duc qui attendit qu'elle trouve une racine encore juteuse. C'était l'occasion rêvée pour le prédateur nocturne qui se laissa glisser de sa branche et déployer ses ailes qui fendirent l'air sans bruit. La mort s'était abattue sur le rongeur trop imprudent.

Levias, tapi dans un coin d'obscurité complète, assis sur un rocher au centre de la forêt, avait observé attentivement la scène. Le garçon était fasciné par la patience avec laquelle les prédateurs chassaient, le chat ou le lynx, le hibou ou l'aigle, toujours à attendre le moment propice et éviter la précipitation. Les chouettes effraies étaient les plus élégantes à son goût, avec la tête blanche au plumage impeccablement soigné dont la grâce ne laissait en rien présager la présence de griffes prédatrices. La perfection de leur face ronde lui faisait souvent penser à la déesse Dana, épouse de Karnonos le Dieu cerf, qui incarnait ces oiseaux de Lune.

Levias était aussi un maître en matière de chasse. Il chassait avec son père adoptif, un oncle éloigné et avec son plus proche compagnon Louennec. Il ramenait des lièvres, des faisans, des sangliers, parfois des faons et plus rarement des cerfs si les dieux étaient avec eux. Le poisson était aussi sur son tableau de chasse. Louennec savait toujours où disposer une nasse extraordinaire qu'il avait confectionnée à l'aide de branches de chêne fermées par des tiges de roseaux qui filtraient l'eau dans des zones rétrécies et au centre de tourbillon fertile. Lorsqu'ils chassaient tous ensemble, ils devaient le faire avec une cohésion sans faille, telle une meute de loups. Chacun avait un rôle bien précis et le tenait à merveille bien que Levias vît clairement que sa façon de penser était différente. Beaucoup critiquaient Louennec de participer à ses chasses alors qu'il

avait entamé l'enseignement des druides.

Il avait dix-huit printemps. Ses cheveux étaient noirs et drus. Ils se tortillaient légèrement et formaient presque des boucles. Ses sourcils broussailleux pouvaient aisément lui donner un air sévère. Ses yeux malins étaient incroyablement verts au milieu de son visage au teint foncé. Son nez était court mais son menton était légèrement en galoche. Il était plus grand que la moyenne des jeunes du village alors que ses pairs étaient déjà réputés de grande taille parmi les Celtes. D'après certains, il avait plus les traits d'un homme du sud et pourtant ceux-là étaient plus petits que les tribus du nord. Il ignorait clairement ses origines. Une petite fossette creusait sa joue droite quand il souriait. Il avait une grande cicatrice chéloïde sur toute l'épaule gauche qui se prolongeait jusque dans le bas de son cou. Il en ignorait l'origine et probablement qu'il ne le saurait jamais. Tous connaissaient l'histoire de l'enfant à la marque de Borvo, le dieu du feu et des souterrains chez les Celtes. Pour lui il s'agissait d'une séquelle de brûlure et non de la marque d'un dieu. Une zone étrange était la partie blanche beaucoup plus franche au-dessus de cette épaule. Parfois des flammes lui léchaient encore cette cicatrice. Il n'en disait rien à personne pour ne pas attiser la superstition à son sujet. Au moment où il avait été trouvé dans la rivière, la cicatrice était déjà présente. Les rumeurs disaient pourtant que sans l'intervention du grand Druide, il serait mort. Les villageois l'avaient accepté mais ils détestaient tous les histoires mystiques. Le grand Druide avait estimé que le dieu du feu lui avait laissé une deuxième chance en le guérissant par l'eau. Cela avait suffi à convaincre les réfractaires.

Il regarda vers l'est. Le toit du monde s'éclaircissait annonçant l'arrivée de la boule de lumière. Plus il traînait, plus le risque que quelqu'un remarque son absence était grand. Il parcourut la forêt qu'il connaissait par cœur, sautant par-dessus des souches dévorées par les champignons et quelques ruisseaux avant de traverser un champ de fougères épaisses. Il devait se méfier car le sol était glissant. Peut-être croiserait-il encore l'ombre d'Arduinna, la déesse des forêts. Il avait eu l'occasion de croiser le chemin de quelques sangliers, l'animal la représentant. Il longea une prairie où la plupart des bovins du village paîtraient en journée. Enfin, il suivit la rivière. Il se mit à pleuvoir. Le jeune avait heureusement une laine sur son dos. Il continua à trotter, imperturbable.

Il rentrait chez lui, mais pas vraiment. Il ne se souvenait pas de sa jeune enfance. Une certaine tristesse de ce passé inconnu lui étreignit les boyaux. Il savait qu'il avait été libre comme l'air. Son ascendance venait d'ailleurs, peut-être du sud, à en croire certains. Il voulait à tout prix partir sur les traces de ses